

Le Carré des Âmes Perdues

Clara PLACENTI

Le Carré des Âmes Perdues

©Clara PLACENTI

ISBN : 979-10-424-1692-8

Dépôt légal : février 2023

Achevé d'imprimer en France

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Au Peuple Sarde,

À tous les Miens.

*« Celui qui s'applique à la vengeance
garde fraîches ses blessures »*

Francis Bacon, philosophe

*« Il y a quelque chose de plus fort que la mort.
C'est la présence des absents dans la mémoire des vivants »*

Jean D'Ormesson

Quelques pistes historiques et géographiques pour accompagner les lecteurs...



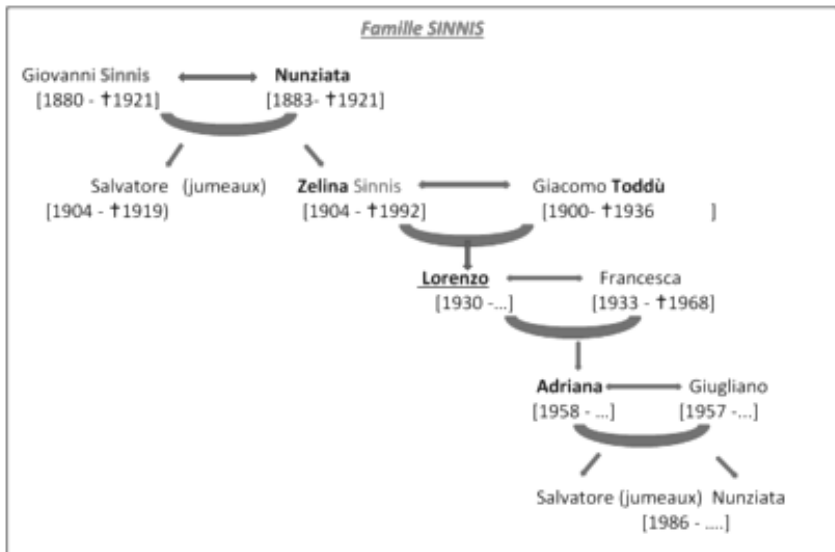
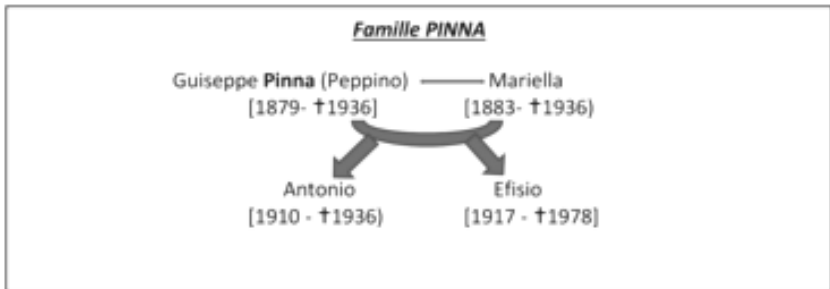
L'Italie et la Sardaigne,
avant la Réunification



Rome devient
la Capitale du Royaume
d'Italie le 3 février 1871

L'Italie et la Sardaigne,
après la Réunification

Et quelques pistes généalogiques pour toujours accompagner les lecteurs... Et pour mieux pénétrer dans le Carré des âmes perdues...



Aggius, Région de la Gallura, Sardaigne, 15 août 1936.

* * *

Il faisait chaud. Très chaud ce jour-là. Même les chênes-lièges, pourtant habitués à la chaleur, semblaient souffrir. Le soleil brûlait les pierres et les blocs de granit reflétaient la lumière éclatante que seul un fou aurait pu défier en la regardant en face. Le paysage, au-dessus du village, semblait presque irréel. Entre les champs et les pâturages, le relief si étrange des blocs de pierres superposées en un amas bizarre et chaotique, donnait au paysage un aspect lunaire, montagneux et sec. Ces roches immenses, aux formes monstrueuses, cadavériques, aux contours tordus, comme transpercées par de longs couteaux tranchants, ou comme entaillées profondément par des coups de hache, semblaient avoir été expulsées violemment des entrailles de la terre pour l'écarteler, pour la faire souffrir et sans doute pour la punir... pour punir Aggius... De loin, cet amas de blocs de granit ressemblait à un ossuaire à ciel ouvert... Malgré le chaos, toutes ces pierres étaient solidaires et si une seule d'entre elles bougeait et rompait cette lugubre harmonie, toutes les autres auraient irrémédiablement dévalé la montagne et se seraient fracassées sur Aggius... Les habitants le savaient et se cachaient en tremblant les jours de tempête...

Ils priaient... priaient.

Le village d'Aggius se trouvait juste au pied de ces montagnes hostiles. Ce village n'aurait jamais dû exister, mais il était bien

là et malgré les prières et les supplications de tous ses habitants, le Diable continuait à vouloir y vivre. Certains disaient même qu'Aggius était le village préféré du Diable et que jamais il ne le laisserait tranquille... On disait que le Diable rôdait toujours dans cette vallée, baptisée par les Anciens «la Vallée de la Mort» mais les femmes préféraient l'appeler «La Vallée de la Lune» pour ne pas effrayer les enfants... Les nuits de vent fort, parfois de tempête, on raconte que le Diable, du haut de la montagne, entonnait un chant menaçant en direction du village. Le chant du Diable. « *Mon Aggius, mon Aggius, quand viendra ce jour où je t'emmènerai dans un tourbillon avec moi ?* ». Et à chaque nuit de tempête, les habitants se barricadaient, craignant d'être emportés par ce tourbillon...

Les enfants, terrorisés, s'accrochaient désespérément aux jupes de leur mère... Ce qu'ils craignaient par-dessus tout était d'entendre *Lu Tamburu mannu* - cet infernal roulement de tambour - qui faisait trembler cette grosse pierre posée en équilibre instable au-dessus d'une autre. Cette énorme pierre, parfois vacillante, pouvait d'un moment à l'autre se détacher et s'écraser de toute sa masse sur le village... Et plus elle tremblait, plus les habitants avaient la peur au ventre, car ils savaient tous, en la voyant vibrer de loin, que la malédiction était là... Ils savaient tous que cet horrible grondement de tonnerre lointain, rendait la menace plus palpable et annonçait qu'à l'aube, quelqu'un mourrait... Non pas d'une mort naturelle, mais d'une mort violente, inexpiquée, diabolique... Le présage maléfique... Des milliers de prières à la Vierge n'auraient pas suffi à sauver celui ou celle que le Diable avait désigné et chacun se demandait : qui ? qui a-t-il choisi cette fois-ci ? La grande croix séculaire dressée sur la plus haute montagne n'y pourrait rien. Ils le savaient tous. Hommes, femmes, enfants. La prophétie n'épargnait personne, depuis des siècles.

Aggius était, non pas un village maudit, mais le village maudit. Qu’avaient donc fait les habitants de ce village pour mériter ce sort depuis si longtemps ? Quels crimes avaient-ils donc commis pour que le Diable en personne les condamnât ainsi à l’obscurité ? Pourquoi le Diable avait-il baissé son regard infâme sur les habitants de ce village ? Chaque habitant savait que si le Diable le choisissait, il pouvait éveiller en lui les plus vils sentiments et conduire son âme à la vengeance et à la damnation éternelle...

Il faisait chaud ce jour-là, mais petit à petit le ciel s’obscurcissait et au loin, on pouvait déjà apercevoir les nuages sombres qui couvraient le plus haut sommet. Il y a très longtemps, une croix avait été érigée sur ce sommet par les fidèles. Naïfs, ils croyaient que cette croix éloignerait le Malin... Mais même la Croix, les jours de tempête, semblait se mouvoir et se courber vers le village. Elle n’éloignait pas le Diable, bien au contraire, elle semblait lui sourire et l’accompagner dans son chant mortifère... D’aucuns disaient qu’elle était même devenue sa complice... Les corbeaux et les vautours charognards couvraient déjà les bras de la Croix. Impassibles, ils attendaient leur proie. Les chiens apeurés, au loin, gémissaient. Le vent violent sifflait et s’engouffrait par les portes ou par les fenêtres mal fermées et les faisait claquer... La pluie commençait à mouiller les chemins poussiéreux... Les grands arbres, balayés par le vent de plus en plus violent, se pliaient et luttaient de toutes leurs branches pour ne pas se rompre, d’autres plus fragiles, à bout de forces, se déracinaient. Soudain, un éclair effrayant fendit le ciel... On entendit alors un incroyable grondement de tonnerre lointain et proche à la fois... Et c’est à ce moment-là que les habitants d’Aggius aperçurent une silhouette à cheval, toute vêtue de noir, approcher lentement du village...

Tous se barricadèrent. Ils savaient. Ils l'attendaient dans l'angoisse depuis des années... Elle n'était pas morte et Elle était revenue pour venger les siens...

La femme à cheval n'était pas seule. Derrière elle, accroché à sa taille, se tenait un petit garçon, de quatre ans, cinq peut-être. La chevelure de la femme était cachée par un grand foulard noir typique de cette région de Sardaigne. Une mantille de dentelle lui couvrait le visage et ses grands yeux noirs semblaient totalement fixes. Ils scrutaient le village. Le petit avait la chevelure blonde, bouclée, une joue collée au dos de la femme. Il la serrait très fort de ses bras qu'on devinait longs et maigres... Cheminant lentement le cheval avançait... avançait. Ses sabots soulevaient une fine poussière... Silencieux, ils arrivèrent au village. Avant d'y pénétrer, la femme tira légèrement sur la bride et arrêta son cheval. Elle se pencha vers l'enfant... Personne n'entendit ce qu'elle lui murmura...

— Mon fils, nous sommes arrivés. C'est ici. Aggius. C'est ce village qui a tué mon père et mon frère. C'est ce village qui voulait aussi la mort de ma mère et la mienne... Ils croient tous que nous sommes des fantômes... Nous sommes venus nous venger et nous allons hanter leurs nuits. Regarde là-haut. Cette terre était la nôtre, cette maison était la nôtre. Nous sommes venus reprendre ce qui nous appartient. Allons, c'est l'heure...

Le cheval reprit lentement sa marche, se dirigeant vers la rue principale du village. Il dépassa l'église... On pouvait deviner les regards, percevoir les respirations derrière les fenêtres et les volets mi-clos. Le front suant, tous observaient. Tous pensaient l'avoir reconnue... Non, ce n'était pas Elle, ça ne pouvait pas être Elle !!! Dans toutes les têtes on pouvait deviner la même question : ils n'étaient donc pas tous morts ? Ou alors étaient-

ce des fantômes ? Le Diable fait femme et enfant ? Ils observaient tous, la peur au ventre... Ils savaient qu'Elle, son fantôme ou le Diable étaient revenus pour hanter leur âme...

Au centre de la place du village, près de la fontaine, la femme fit stopper son cheval, jeta un long regard circulaire, sortit délicatement de sa sacoche une chemise tachée de sang et la tendit à bout de bras, la dépliant entièrement, puis la montra bien haut à droite, puis à gauche... Et tous l'entendirent crier ces mots :

— *Vendetta ! Vendetta ! E l'ora della Vendetta !!!!*¹

Le tonnerre gronda de plus belle, tel un roulement de tambour assourdissant... La tempête approchait... La pierre tremblait... Quand la femme et l'enfant s'éloignèrent au galop, plusieurs éclairs déchirèrent le ciel derrière la plus haute montagne d'Aggius en illuminant la grande Croix qui s'inclinait vers le village. Tous les oiseaux déplièrent leurs ailes et s'envolèrent de concert dans des croassements perçants et hystériques...

Une vieille femme, derrière ses volets, avait observé toute la scène et se mit à trembler. Elle ferma les yeux... Sa fille cachée sous le grand lit répétait :

— *E il vento ! E il vento ?* – C'est le vent ! C'est le vent ?

— *Non, non 'è il vento* – Non, ce n'est pas le vent...

Répondit la mère.

— *E il tuono ! E il tuono, allora ?* – c'est le tonnerre, c'est le tonnerre, alors !!!

— *Non, non 'è il tuono* – Non, ce n'est pas le tonnerre... C'est le chant du Diable : « *Aggius meu, Aggius meu, e candù sarà la di chi zz'aggiu a pulta in beleu ?* »...²

La vieille femme se signa, serra très fort son chapelet sur sa poitrine, embrassa plusieurs fois la petite croix et récita tout bas l'Ave Maria, en égrenant une à une les petites perles grises. Son corps, dans un incessant et nerveux mouvement de balancement d'avant en arrière, lui donnait l'air d'une folle... D'un bond, son fils, tétanisé, caché jusque-là derrière une porte, comme possédé par le démon, torse nu, sortit de la maison et tout en courant à vive allure dans les rues du village, tel un pantin désarticulé ou tel un homme complètement saoul, criait :
« C'est le Chant du Diable ! C'est le Chant du Diable ! Cette nuit quelqu'un va mourir !!! Cette nuit quelqu'un va mourir !!! »

* * *

¹ Trad. : *Vengeance, vengeance, c'est l'heure de la vengeance !*

² Trad. du sarde : *Mon Aggius, mon Aggius, quand viendra ce jour où je t'emmènerai dans un tourbillon avec moi ?*

- 2 -

Rome – Mars 1978

Chaque matin, à sept heures, Lorenzo faisait sonner son réveil. Avant, il n'en avait jamais eu besoin. Mais ça, c'était avant... Se lever, déjeuner, se doucher, ne pas oublier de se raser, passer son uniforme, s'occuper pour ne pas devenir fou, pour ne pas sombrer, pour ne pas « décrocher ».... Depuis qu'Adriana, sa fille, était hospitalisée, il n'était plus que l'ombre de lui-même, mais pour elle, il devait continuer à vivre...

Pour avoir un bruit de fond, une fausse présence, dans son appartement, depuis un an atrocement vide, il allumait la radio, sans vraiment écouter... La télé, c'était fini, il ne la regardait même plus... Ses collègues, au bureau, se chargeaient de l'informer de ce qui se passait dans le pays... Manifestations, attentats des Brigades Rouges, émeutes, arrestations, grèves à répétition... Il essayait de donner le change en acquiesçant silencieusement aux réflexions de ses collègues sur la situation dramatique que vivait l'Italie mais en réalité, il s'en foutait... Celle qui hantait ses jours et nuits, c'était sa fille... Il maudissait l'homme qui l'avait laissée dans cet état... « Coma profond,

mais pas irréversible »... « pas irréversible », ces deux mots le tenaient encore debout... Sa vie ne tenait qu'à ces deux mots « pas irréversible »... Et à chaque fois qu'il enfilait son uniforme, qu'il attachait sa ceinture, contrôlait les balles du chargeur de son automatique, il pensait toujours la même chose : si je trouve son agresseur, je n'aurai pas assez de balles...

* * *

Les sirènes des voitures de police se mêlaient à celles des pompiers. La ville était en ébullition et les nuits particulièrement imprévisibles. Des manifestants en colère avaient mis le feu à des voitures, près du Colisée... Cocktails molotov, bombes artisanales... Des bâtiments publics brûlaient un peu partout dans les quartiers de Rome... Les Carabinieri et les policiers ne savaient plus où donner de la tête, ni de la matraque. Des jeunes encagoulés n'hésitaient pas à défier les forces de l'ordre. L'ambiance était explosive. Certains quartiers étaient totalement enfumés par les gaz lacrymogènes et par la fumée des voitures, des pneus et des poubelles en flammes. Dans les Hauts quartiers, les vitrines des banques et des magasins de luxe étaient totalement détruites par des jets de pierres, les portes étaient défoncées au pied de biche. Tout était dévalisé et vandalisé...

Cela durait depuis des mois et le Gouvernement, totalement impuissant, envoyait chaque jour des cars de gendarmes mobiles et des canons à eau pour essayer de disperser les jeunes, mais rien n'y faisait. Partout, à Turin, à Milan, à Bologne, du Nord au Sud de l'Italie, un vent de révolte où se mêlaient étudiants et ouvriers, soufflait dangereusement, une révolte que rien ni

personne ne semblait pouvoir arrêter... Des jeunes, dont le visage était le plus souvent caché par un foulard utilisaient même des lances-pierres pour se défendre... On comptabilisait tous les jours des centaines de blessés des deux côtés... Les matraquages, les arrestations, rien n'y faisait... Les jeunes en colère semblaient le lendemain encore plus nombreux, sortis de nulle part... Mais ce matin-là, sur tous les téléscripteurs, une information tomba comme un coup de massue. Les télés et les radios passaient en boucle l'info-scoop du jour :

« Il est un peu plus de 9 h ce 16 mars 1978, lorsque Aldo Moro, 62 ans, chef de la Démocratie chrétienne (DC), est enlevé en plein Rome, rue Mario Fani, par un commando des Brigades Rouges (BR), organisation d'extrême gauche, dirigé par Mario Moretti. Les assaillants ont abattu froidement les cinq gardes du corps de Moro et son chauffeur... »

* * *

Dans tous les commissariats, dans toutes les gendarmeries, dans tous les Ministères, c'était la stupeur et l'effroi. Cette fois, les Brigades Rouges avaient frappé encore plus fort... Les attentats, les assassinats, les *gambizzazioni*³, les menaces de mort, ne suffisaient plus, l'enlèvement des hommes politiques faisait maintenant partie des pratiques « révolutionnaires » de ce groupe armé et depuis des mois un vent de folie planait sur ce pays à l'architecture si splendide et aux paysages si merveilleux... Enlever le chef de Démocratie Chrétienne, Aldo Moro, cet homme politique si charismatique, en pleine rue, en plein jour !!! La classe politique italienne avait mille raisons de trembler... La machine répressive, déjà bien installée, allait

encore se renforcer... Personne ne serait plus épargné... On pouvait faire confiance au Ministre de l'Intérieur ! S'il fallait emprisonner la moitié de l'Italie, eh bien, il emprisonnerait la moitié de l'Italie...

* * *

Lorenzo, comme tous ses collègues, avait appris la nouvelle de l'enlèvement d'Aldo Moro. Tous les agents étaient agités, passaient de bureau en bureau, certains pestaient contre « *Tutti i questi bastardi di terroristi bisogna ammazzarli tutti !* »⁴... Lorenzo se dit qu'aujourd'hui il n'avait rien à faire là. Sans dire un mot, il sortit du commissariat, et se dirigea, à pied, vers l'hôpital...

* * *

³ *Gambizzazione* : action terroriste qui consiste à tirer des coups de feu dans les jambes de la victime (pratique utilisée par les Brigades Rouges contre des journalistes, des magistrats, des hommes politiques, des industriels, pendant les années 70 ou nommées aussi « les Années de Plomb »).

⁴ Trad : Tous ces bâtards de terroristes, il faut tous les tuer !

- 3 -

Rome, avril 1978

Lorenzo pleurait. Il pleurait toujours en sortant de l'hôpital. Depuis plus d'un an, il allait tous les jours voir sa fille, Adriana. Il lui parlait pendant plus d'une heure. De tout... De rien... Pendant la durée de sa visite, il retenait ses larmes, mais à chaque fois, en sortant, sa douleur le trahissait... Adriana, si belle, si jeune ! Adriana, son soleil, sa vie... Elle n'a que vingt ans ! il se refusait de parler d'elle au passé, même si les espoirs de réveil étaient minces, Lorenzo voulait... devait y croire... Ils étaient si heureux ! Quand Francesca, la mère d'Adriana et l'épouse de Lorenzo, avait été emportée par le cancer, dix ans plus tôt, ils s'étaient accrochés l'un à l'autre, comme deux naufragés s'accrochent à la seule bouée pouvant les sauver... La vie... Il avait élevé sa fille seul, lui apportant toute la tendresse d'un père protecteur. Elle lui reprochait souvent sa surprotection, ses angoisses, mais il avait tellement peur de la perdre... Et la voir, là, sur ce lit d'hôpital, l'anéantissait... Il n'avait pas été là pour elle... Il lui avait bien dit de ne pas aller à Bologne ce jour-là, mais elle n'avait rien voulu entendre.

Adriana et ses foutues idées contestataires... Toujours à critiquer le système et les injustices... Depuis qu'elle avait décidé d'être avocate, c'était encore pire... *« Toi, tu arrêteras les méchants, et moi je ferai en sorte de les libérer, comme ça tu auras fait ton travail et moi le mien, c'est ça la vie, non ? »*... Quelquefois, il s'en voulait de n'avoir pas été plus ferme sur le choix de ses études. Il aurait aimé qu'elle entre dans la police, comme lui, mais pour elle, c'était inconcevable... *« Papa, tu es le flic le plus honnête que je connaisse, mais tu sais que ce système est pourri de l'intérieur... Ne me demande pas l'impossible... Des policiers comme toi, en Italie, il n'y en a pas beaucoup... Tu le sais comme moi, on ne va pas se voiler la face... »*. Que pouvait-il répondre à ça ? Il connaissait les connexions de la police et de la justice avec la Mafia, les « petits » arrangements entre « amis »... Tout cela le dégoûtait, mais il aimait son métier. Il aimait défendre les faibles. Quand il arrêtait des trafiquants d'héroïne, ces semeurs de mort, comme il les appelait, c'était pour lui une grande victoire. Il avait quitté la brigade de stuprs pour rejoindre celle des homicides.

Quand Adriana avait eu son accident, il enquêtait sur une série de meurtres de prostituées... Pendant que ses collègues s'affairaient dans tous les sens à l'antiterrorisme, lui, il cherchait des assassins de femmes... Malgré les nombreux appels du pied de ses collègues, il avait refusé d'intégrer la Brigade spéciale antiterroriste. La politique ne l'intéressait pas. Il savait l'Italie à feu et à sang, mais sa route était tracée. Il préférait les homicides. Pendant que les jeunes manifestaient, la mort rôdait dans les quartiers sordides... Ceux de la nuit, de la drogue et de la prostitution... sa place était là... il avait réussi à démanteler tout un réseau de prostitution et avait fait incarcérer plusieurs dealers... Il savait que sa fille ne défendrait jamais de telles ordures...